This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE ET FAIRE

B
1873
.G139

ELOGE
DE RENÉ
DESCARTES.
DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX
de l'Académie Françoiſe en 1765.

Par M. GAILLARD, *de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas!

A PARIS,
Chez REGNARD, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, Grand'Salle du Palais, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXV.

ELOGE
DE RENÉ
DESCARTES.

LES premiers hommages ſont dûs aux hommes utiles qui ont ſervi la Patrie ; les ſeconds aux hommes ſublimes qui ont éclairé l'humanité. La reconnoiſſance a dû ſe tourner d'abord vers ce Héros étranger, naturaliſé par ſes victoires, qui a ſauvé, vengé, illuſtré la France ; vers ce Chef de la Magiſtrature, en qui nous avons vu revivre le ſavant Lhôpital, qui nous a donné comme lui des loix ſages, & qui, par l'exemple de ſes vertus, a peut-être retardé parmi nous la chute des mœurs ; vers cet homme ſingulier, qui dans la décadence de la marine françoiſe, a ſu lui rendre l'éclat de ſes plus beaux jours ; vers ce Miniſtre auquel tous les autres n'ont plus qu'à reſſembler, & qui a cru ne pouvoir mettre le ſceau à la gloire du meil-

429189

leur des Rois, que par la félicité du meilleur des peuples.

Après ce tribut payé aux bienfaiteurs de la Patrie par la reconnoiſſance, l'admiration ſe tourne aujourd'hui vers l'homme qui a le plus perfectionné la raiſon humaine, qui a le plus détruit de préjugés, qui méritoit le plus d'arracher à la nature ſes ſecrets, peut-être impénétrables. En effet, combien d'erreurs, tour à tour maîtreſſes des eſprits, tour à tour honorées de la faveur publique, & décorées du beau nom de vérités, le temps n'a-t-il pas vu naître, tomber, renaître ſous cent formes nouvelles, & avec des ſuccès divers? Les vérités révélées, ſeules fixes, ſeules immuables, ſurnagent conſtamment ſur cet océan des âges, où s'abyme & s'engloutit tout ce qui n'eſt que ſyſtème & opinion. Le monde eſt livré aux diſputes des hommes; mais ces diſputes ne ſont pas abſolument vaines, elles étendent l'eſprit, elles exercent la raiſon. De ce choc d'opinions partent quelques traits de lumière, quelques étincelles de vérité; les contradictions préviennent l'engourdiſſement de l'ame, & l'empêchent de s'endormir dans de trop honteuſes erreurs. L'homme a beſoin de croire, parce qu'il a beſoin de ſavoir; & que croire, c'eſt preſque ſavoir, du moins juſqu'à ce que l'erreur ſoit ſoupçonnée. La foibleſſe de l'eſprit humain cherche un point fixe pour s'appuyer, & ſa pareſſe aime à ſe perſuader qu'elle l'a trouvé. La crédulité diſpenſe d'un examen toujours difficile, ſouvent infructueux; mais cette crédulité

affermiroit trop l'empire de l'ignorance, ſi le doute ſalutaire ne prenoit ſoin de la troubler; ſi la nouveauté audacieuſe, & qui a droit de l'être dans tout ce qui n'intéreſſe ni la Foi, ni le Gouvernement, ne venoit de temps en temps détruire & reconſtruire, ou du moins changer & modifier. A travers cette fermentation des eſprits & cette mobilité des idées, il eſt difficile de prévoir juſqu'à quel point le temps reſpectera les débris du Cartéſianiſme, déja ébranlé par de ſi grands coups; mais on peut aſſurer que la gloire perſonnelle de DESCARTES eſt au-deſſus des révolutions; que ſon nom à jamais illuſtre dans les faſtes de la Philoſophie, ſurvivroit au règne du Cartéſianiſme, comme un Héros ne ceſſeroit point d'être admiré pour avoir été vaincu, ni un grand Roi pour avoir été détrôné.

Nous avons deux hommes à conſidérer dans DESCARTES; l'homme privé, & l'homme public ou le Philoſophe. La poſtérité ne s'occupe de l'homme privé, que quand l'homme public a frappé ſes regards: de-là vient que tant de vertus modeſtes & utiles meurent dans l'obſcurité où elles ſe ſont cachées, que leur mémoire s'éteint pour jamais, & que leur exemple eſt perdu pour le monde: de-là vient que ce ſexe auquel nous avons preſque interdit la gloire, pour ne lui laiſſer que la vertu, eſt trop rarement propoſé pour modèle. C'eſt l'éclat des talens qui met la poſtérité ſur la trace des vertus; elle veut ſavoir ſi elle peut eſtimer ce qu'elle doit admirer; c'eſt pour l'homme de génie une raiſon de

plus d'être vertueux. Il doit aux talens qui font ſa gloire de les rendre reſpectables par leur réunion avec les vertus, & qu'il ſache que l'œil vigilant de l'envie, que l'œil équitable & ſévère de l'avenir, ſeront toujours ouverts ſur lui.

L'eſtime eſt la baſe naturelle de l'admiration. Voyons donc d'abord quel étoit DESCARTES par les qualités qui ne produiſent que l'eſtime; dépouillons-le pour un inſtant de ſa gloire; voyons-le tel que ſes parens, ſes concitoyens, ſes amis, ſes domeſtiques l'ont connu avant que l'Europe l'admirât.

PREMIÈRE PARTIE.

La nobleſſe du ſang eſt un avantage que la Philoſophie même ne peut s'empêcher de regarder comme réel, s'il en réſulte une obligation plus étroite d'être vertueux. RENÉ DESCARTES eut cet avantage, & ne le dédaigna point (*a*).

L'amour de la vérité fit toujours ſon caractère; tout ce qui peint un tel caractère, eſt noble; ne négligeons donc point de remarquer que DESCARTES cachoit autant qu'il pouvoit le

---

(*a*) RENÉ DESCARTES naquit à la Haye en Touraine, le 31 Mars 1596, de Joachim Deſcartes, Conſeiller au Parlement de Bretagne, & de Jeanne Brochard, fille du Lieutenant Général de Poitiers. Sa Maiſon, une des plus anciennes de la Touraine, avoit étendu ſes branches dans le Berri, le Poitou, l'Anjou & la Bretagne. Illuſtrée par de grandes alliances, long-temps diſtinguée par le ſervice militaire, elle venoit d'entrer dans la Magiſtrature. Elle a produit depuis un grand nombre de Conſeillers au Parlement de Bretagne.

jour de ſa naiſſance, par une averſion mêlée de mépris pour les faiſeurs d'horoſcope, dont on autoriſe, diſoit-il, ou la charlatanerie, ou l'erreur, lorſqu'on fournit à leur chimérique talent l'occaſion de s'exercer.

DESCARTES étudia au Collége de la Fléche ; il fit ſes Humanités avec ſuccès ; il montra du goût, même du talent pour les Lettres, & en particulier pour la Poëſie ; mais il n'eut de paſſion que pour la Philoſophie.

Il vit (*a*) tranſporter à la Fléche le cœur de Henri IV, ce cœur que la rage de la ſuperſtition venoit de percer. DESCARTES entroit alors dans cet âge où l'eſprit cherche à connoître, où le cœur cherche à s'intéreſſer, où l'œil parcourt avidement les objets dont il eſt entouré, mais où les événemens publics n'attachent encore que par le ſpectacle qu'ils préſentent. Le deuil de la France conſternée, ce grand tableau de douleur & d'effroi, rendu plus impoſant par la majeſté lugubre de cette auguſte cérémonie, fut le premier ſpectacle qui frappa ſes yeux déjà obſervateurs ; ſa première leçon de Philoſophie fut que le monde n'étoit pas digne du bonheur, ou que du moins le bonheur n'étoit pas fait pour le monde.

La Philoſophie ſcholaſtique de ces temps-là offroit peu de charmes à un eſprit ami des idées ſimples & des notions claires. DESCARTES avoit trop compté ſur ſes magnifiques promeſſes, il

(*a*) 1610.

ne les trouva pas remplies; elle l'inſtruiſit peu, & le ſatisfit encore moins. Des mots vuides de ſens, des objets mal conçus, mal définis, mal diviſés, des abſtractions perpétuelles, des qualités occultes, des formes ſubſtantielles, des chimères plus éloignées de l'exiſtence, que ces êtres moraux créés par l'imagination des Poëtes, de l'obſcurité, de la barbarie; c'eſt à quoi les Philoſophes & les Savans étoient parvenus à réduire l'étude de la ſageſſe. DESCARTES fit des objections, propoſa des difficultés; ſes compagnons d'étude ne les entendirent pas, ſes maîtres s'en étonnèrent, la Philoſophie vulgaire n'avoit pas de quoi les réſoudre.

Ce n'étoit point la Philoſophie, mais c'en étoit le phantôme, & c'étoit beaucoup pour DESCARTES; il ſut en tirer parti en rectifiant, en réduiſant, en ſe frayant pour ſon inſtruction particulière, des routes nouvelles. L'étude des Mathématiques ſur-tout le tranſporta. La vérité qu'elles montroient avec évidence, malgré les maîtres, étoit le digne aliment de ſon ame. L'analyſe des anciens, l'algèbre des modernes, firent ſes délices; il les perfectionna, il les épura, il s'en fit une clef à la faveur de laquelle les Mathématiques n'eurent plus pour lui de tréſors cachés; bientôt les plus grands Mathématiciens de l'Europe le reconnurent pour leur maître.

Au reſte, quelque défectueuſe que fût la manière d'enſeigner la Philoſophie dans les écoles françoiſes, la comparaiſon que DESCARTES eut lieu d'en faire dans la ſuite avec la méthode

des Pays étrangers ; ſur-tout avec celle de la Hollande, le rendit très-indulgent pour la première ; il lui donna même d'aſſez grands éloges (*a*), que la reconnoiſſance lui dictoit peut-être autant que la juſtice. Cette reconnoiſſance, en effet, eſt un des premiers devoirs de l'homme ; tout diſciple ingrat eſt preſque un fils dénaturé. Nos parens ſont nos premiers bienfaiteurs ; nos maîtres ſont de ſeconds parens qui nous font naître pour la ſcience & pour la vertu. Nous leur devons non-ſeulement ce qu'ils nous ont donné, mais encore ce qu'ils nous ont mis en état d'acquérir. Si, trompés eux-mêmes, ils nous trompent quelquefois, ne développent-ils pas en nous les facultés qui pourront un jour reconnoître & corriger l'erreur ? Eh ! qui peut évaluer des ſervices dont l'heureuſe influence embellit le cours entier de la vie ? DESCARTES livra ſon cœur à cette douce reconnoiſſance, elle régla ſes démarches les plus importantes ; en voici un trait qui peut-être a quelque mérite. DESCARTES, créateur d'une Philoſophie nouvelle, contre laquelle l'école ſoulevée employoit toutes les reſſources de l'autorité, de l'intrigue & de la calomnie, ne ſe permit jamais une réfutation formelle de la Philoſophie ſcholaſtique ; tous ſes ſectateurs, tous ſes amis la lui demandoient ; elle paroiſſoit néceſſaire pour rendre ſenſible l'utilité de la nouvelle Philoſophie,

(*a*) Lettre de DESCARTES à un de ſes amis qui le conſultoit ſur l'éducation de ſon fils.

par le contraſte des abus de l'ancienne ; mais DESCARTES voulut reſpecter dans la Philoſophie ſcholaſtique, les maîtres qui la lui avoient enſeignée.

Parmi ces maîtres, il en eſt un qui par une direction pleine de ſageſſe & d'intelligence, s'eſt peut-être acquis des droits, non-ſeulement à la reconnoiſſance de ſon élève, mais encore à celle du genre humain que cet élève a éclairé. C'eſt le P. Charlet, Recteur de la Maiſon de la Fléche. Cet homme pénétrant démêla bientôt dans le jeune DESCARTES un eſprit méditatif qui le diſtinguoit des enfans de ſon âge, & même des hommes de ſon ſiècle ; il vit que la trempe particulière de cet eſprit demandoit un genre d'étude particulier. Sous prétexte de la foibleſſe de ſa ſanté, il le diſpenſa de la règle commune ; il lui permit de conſacrer une partie des matinées à ſes méditations ; il ſentit qu'il falloit faire travailler les écoliers ordinaires, mais qu'il falloit laiſſer penſer DESCARTES. C'eſt peut-être à cette habitude de réfléchir, contractée dès l'enfance, que nous devons DESCARTES tout entier.

En effet, nul autre génie ne s'eſt tant formé de lui-même, & ſans ſecours étrangers. Il pouvoit dire dans un ſens plus étendu qu'un autre homme de génie du même ſiècle, *je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée.*

En général, l'eſprit des hommes, ſur-tout celui des ſavans, eſt preſque tout factice, parce qu'ils ont beaucoup plus appris qu'ils n'ont pen-

ſé ; ils ne ſont point eux-mêmes, ils ſont tout ce qu'ils ont lu, ou tout ce qu'on leur a enſeigné. Non-ſeulement le fonds de leurs idées eſt étranger à leur eſprit, mais encore la forme eſt empruntée ; ces idées ſont entrées, pour ainſi dire, toutes armées dans leur cerveau. De-là vient qu'on trouve ſi rarement chez eux cette grace naturelle, cette énergie originale, cette aiſance douce & piquante, qui charment dans une femme d'eſprit, qui n'eſt point bel eſprit ; car alors ce n'eſt plus qu'un homme, & même ce n'en eſt pas un. DESCARTES ſuivit d'abord la route commune ; il lut. Il eſpéra trouver dans les Livres ce qu'il n'avoit pu trouver dans ſes cahiers de Philoſophie ; mais lorſqu'au lieu de la ſcience qu'on lui promettoit, il ne rencontra preſque par-tout que des idées de convention, que des erreurs & des erreurs répétées, il paſſa de l'ennui au dégoût & au mépris ; il quitta la lecture, il abjura l'étude, il foula aux pieds la ſcience, ou plutôt il ceſſa d'y croire ; il ſe perſuada qu'elle n'exiſtoit point, qu'elle n'avoit jamais exiſté, que ce n'étoit qu'un nom inventé par des charlatans orgueilleux, ou prononcé par des dupes mépriſables ; il renonça au commerce des Livres, comme une ame ſimple & innocente qui auroit cherché dans le monde les douceurs de la ſociété, la paix, l'amitié, la vertu, renonceroit au commerce des hommes, pour n'avoir rencontré que des cœurs faux, frivoles ou méchans.

Mais ces dépits ne ſont jamais que paſſagers ; celui de DESCARTES le fut ; il reconnut qu'il falloit

avoir la même indulgence pour les Livres que pour les hommes, puiſqu'enfin ils ſont leur ouvrage; qu'on ne peut ſe paſſer abſolument ni des uns ni des autres; que ſi l'on n'en tire pas tout le fruit qu'ils promettent, on en tire pourtant quelques fruits, dont le principal eſt peut-être de les eſtimer leur juſte valeur.

DESCARTES vient à Paris (*a*): la foule des plaiſirs aſſiège ſa jeuneſſe, mais l'amant de la vérité n'étoit pas fait pour être l'eſclave des plaiſirs. Il s'y prêta ſans goût, & s'y arracha ſans effort; ils l'ennuyèrent autant qu'avoient fait les Livres; en effet, ils ne ſont pas moins faux, mais ils ſont plus dangereux. Il ſe reſſouvint alors de la Philoſophie qu'il avoit négligée; elle vint ſe préſenter à lui, non ſous ces ornemens étrangers, ſous ces voiles groſſiers, ſous ce maſque défigurant dont le pédantiſme & l'ignorance l'avoient chargée, mais avec tous ſes charmes, avec ce noble privilége de rendre l'homme meilleur & plus heureux. Les Maîtres, les Livres l'avoient trompé; mais qu'étoit-il beſoin & de Maîtres & de Livres? Le grand Maître, le grand Livre, la Nature n'étoit-elle pas ſous ſes yeux?

Pour l'étudier ſans obſtacle & ſans interruption, il ſe dérobe à ces importuns qui ſe diſoient ſes amis, parce qu'ils prenoient une ſociété d'amuſemens pour l'amitié, comme ils prenoient le mouvement pour le plaiſir; il ſe ménage dans Pa-

(*a*) 1613. Il y vint à l'âge de dix-ſept ans, preſque ſur ſa bonne foi, n'ayant pour gouverneur qu'un valet de chambre, pour ſurveillans que des domeſtiques.

ris même, à l'extrémité d'un Fauxbourg, un aſile inacceſſible à tout autre qu'à deux ou trois Sages dignes de l'aimer & de l'encourager. Hommes de génie, Mortels privilégiés, qui devez compte de vos talens & de vos lumières au ciel qui vous les a donnés, à la terre qui en a beſoin, entrez dans la retraite pour éclairer les hommes, & n'en ſortez que pour les ſervir ; qu'attendez-vous du monde ? qu'il vous enyvre ? qu'il vous enchaîne ? qu'il épaiſſiſſe ſur vos yeux le bandeau des préjugés ? qu'il verſe dans vos cœurs le poiſon des voluptés, le feu dévorant des paſſions ? La ſolitude vous appelle, & la ſageſſe vous y attend ; c'eſt-là que dans le calme des ſens, dans la paix du cœur, dans le ſilence des paſſions, vous entendrez la voix de la nature, & que la vérité pourra deſcendre juſqu'à vous.

Mais l'heure de DESCARTES n'étoit pas encore arrivée. Un de ces importuns qu'il avoit écartés, le rencontra & le rengagea dans le monde, comme un déſerteur qu'on ramène au drapeau. D'ailleurs une retraite philoſophique à vingt ans ne paroiſſoit pas l'acquitter envers ſa patrie & envers ſa famille ; il crut leur devoir, il crut ſe devoir à lui-même de prendre un emploi digne de ſa naiſſance. Le parti des armes parut d'abord lui plaire, mais les conjonctures étoient peu favorables. Henri n'étoit plus ; Sully ne gouvernoit plus ; l'Etat étoit déchiré ; une Reine imprudente étoit égarée par un Miniſtre (*a*) ennemi de Henri IV.

(*a*) Le Maréchal d'Ancre.

(ce titre diſpenſe de lui chercher des vices, & empêcheroit de lui trouver des vertus ;) les Princes, les Grands, diſons plus, les meilleurs ſerviteurs du Roi étoient ſoulevés contre ce Miniſtre. Qui falloit-il ſervir ? Le Roi, ſans doute ; mais ſon nom ſacré étoit devenu un mot de ralliement pour les deux partis. Le Roi étoit enfant, ſa mère étoit toute-puiſſante, & cependant ce Miniſtre qu'elle protégeoit & qui la tyranniſoit, fut maſſacré ſous ſes yeux (*a*) par les ordres du Roi ſon fils, qui avoit déjà ſes favoris & ſes créatures. Au milieu de ce flux & reflux de l'autorité incertaine, DESCARTES fit ce que faiſoit alors la jeune Nobleſſe Françoiſe, ce que fit dans la ſuite Turenne lui-même ; il alla en Hollande apprendre le métier de la guerre ſous le Prince Maurice de Naſſau ; mais ce fut le ſeul trait de conformité qu'il eut avec les Héros Guerriers de ſon temps ; le Philoſophe effaça toujours en lui tout autre caractère.

La profeſſion militaire ne fut pour lui qu'une occaſion d'obſerver les hommes ſous un point de vue particulier, qui n'eſt, ſans doute, ni le moins brillant, ni le moins propre à fournir des réflexions. Ses devoirs d'ailleurs furent remplis avec exactitude, mais ſans un éclat aſſez marqué, ou du moins aſſez conſtaté, pour qu'on en faſſe ici la matière de ſon éloge.

Il ſervit ſucceſſivement, & toujours comme ſimple volontaire, en Hollande ſous le Prince Maurice, (*b*) en Allemagne ſous le Duc de Ba-

(*a*) 1617. (*b*) 1617, 1618, 1619.

vière, contre l'Electeur Palatin (*a*), dans cette funeſte guerre, diſtinguée entre toutes les autres par ſa durée, d'où elle a même tiré ſon nom (*b*).

Enfin en Hongrie, contre cet avanturier brillant (*c*) Betlen Gabor, uſurpateur fortuné de la Tranſilvanie, perturbateur dangereux de la Hongrie. DESCARTES ſervoit dans les troupes de Ferdinand II, ſous ce brave Comte de Bucquoi, qui, bleſſé, malade, & porté de rang en rang dans ſa litière, avoit tant contribué à la victoire de Prague (*d*), avant d'aller périr en Hongrie. DESCARTES le vit l'année ſuivante (*e*) au combat devant Neuhauſel, courir à cheval d'eſcadron en eſcadron, donnant à ſes ſoldats effrayés l'exemple d'un courage trop mal imité; il le vit abandonné de toute ſa troupe, coupé, enveloppé par quinze Hongrois, ſe défendre ſeul contr'eux avec une intrépidité digne d'un meilleur ſort; il le vit percé de coups, renverſé de cheval, ſe relever, ſe dégager, ſe traîner tout ſanglant vers ſes indignes ſoldats; il le vit coupé de nouveau par une troupe de Hongrois plus nombreuſe que la première, ſe débattre mourant au milieu d'eux, mordre la terre, renverſé par deux nouveaux coups de lance, expirer enfin ſous la décharge qu'ils firent tous à la fois ſur lui, comme ſi cette réunion de leurs derniers efforts eût ſuffi à peine pour accabler cet indomptable ennemi.

(*a*) 1619, 1620. (*b*) La guerre de trente ans. (*c*) 1621. (*d*) 1620. (*e*) 1621.

Dans la vie d'un obſervateur tel que DESCARTES, c'eſt par les ſpectacles qu'on diſtingue les époques. Celle-ci termina ſa carrière militaire. La profeſſion des armes n'avoit ſervi que de prétexte à ſes voyages & à ſes obſervations ; il les continua ſans prétexte. Dans les Villes, il étudioit les hommes ; dans les Campagnes, il étudioit la nature ; & la ſolitude & le monde ſervoient également à ſa Philoſophie.

Il fit quelques perquiſitions (*a*) ſur cette Confrairie des Roſe-Croix, auſſi inviſible que célèbre alors dans toute l'Allemagne ; mais il n'avoit que trop vu la Philoſophie s'envelopper de myſtères & de ténèbres ; il auroit voulu ôter à la vérité ſes voiles, & non lui en donner de nouveaux. Il ne fit pas plus de cas de ces Philoſophes myſtérieux, que des *Alumbrados* ou Illuminés d'Eſpagne, dont la folie ténébreuſe tentoit vers le même temps (*b*) d'occuper les eſprits.

DESCARTES avoit déja quitté (*c*) la profeſſion des armes, lorſque la plus périlleuſe avanture de ſa vie ſembla prouver ce que dit un Poëte Philoſophe, qu'au milieu des déſerts, des monſtres & des dangers de toute eſpèce, l'innocence eſt la garde la plus puiſſante & la défenſe la plus ſûre. DESCARTES paſſoit par mer, d'Embden dans la Weſt-Friſe ; il étoit ſeul avec un domeſtique parmi des matelots, maîtres du vaiſſeau, maîtres de ſon ſort, & qui joignoient la ſcélérateſſe à

(*a*) 1619, 1620. (*b*) 1623. (*c*) 1621,

une

une ruſticité barbare. DESCARTES obſervoit, méditoit, parloit peu, ne parloit qu'à ſon domeſtique, & ne parloit que François. Les matelots de leur côté l'obſervoient auſſi, & malheureuſement ils le jugeoient riche ; ils projettèrent de le tuer, de le voler & de le jetter dans la mer, perſuadés que perſonne ne reclameroit un étranger inconnu ; ils tenoient conſeil devant lui, croyant qu'il ignoroit la langue du pays. L'air calme & ſerein de la ſécurité qui brilloit ſur ſon viſage pendant leur entretien, confirmoit leur erreur. Tout à coup cet air change, DESCARTES fond ſur eux l'épée à la main, terrible, menaçant, armé de toute la ſupériorité du courage & de la vertu, ſur la baſſeſſe & le crime. Les matelots ſurpris, effrayés, condamnés par leur propre cœur, ſe croient foudroyés par un Dieu qui lit dans les ames, & qui punit les penſées coupables. Ils oublient l'avantage du lieu & du moment, ils retournent en tremblant au gouvernail & à la manœuvre, ils rampent, ils obéiſſent, & DESCARTES, toujours en leur pouvoir, leur fait grace.

Il parcourut en divers temps la Hollande, la Flandre, l'Angleterre, le Dannemarck, la Suiſſe, ſur-tout l'Italie, où l'on peut juger combien les Alpes fournirent d'obſervations à ſa phyſique, & Rome à ſa morale. Ce qui lui arriva de plus ſingulier en Toſcane, fut de ne pas voir Galilée.

Ces voyages furent interrompus par divers ſéjours en France (*a*). Il vint à Paris, il rentra dans

(*a*) 1621, 1626.

la retraite ; il en ſortit encore, & pour aller à la Cour ; il revit ſon pays natal & ſes parens ; il voulut ſe fixer dans le Poitou, par l'acquiſition de la charge de Lieutenant Général de Châtellerault ; ſes ſervices ne lui avoient point acquis (*a*) le droit de reſter inutile, (on ne peut jamais l'acquérir) & ſon âge ne lui permettoit pas encore le repos ; il parcouroit d'un œil ſcrupuleux les diverſes profeſſions dans leſquelles il pouvoit ſervir ſa Patrie ; il conſultoit ſon cœur, il interrogeoit ſes inclinations, il ſondoit ſes forces. La probité lui exagéroit les devoirs qu'il auroit à remplir dans chaque état ; la modeſtie diminuoit à ſes yeux ſes talens & ſes reſſources. Il maſquoit de bonne foi du nom d'inſuffiſance, l'indifférence involontaire, peut-être l'averſion ſecrette qu'il éprouvoit pour chaque état. Il flottoit dans une incertitude douloureuſe, parce qu'il n'oſoit ſe rendre le témoignage qu'il étoit un de ces élus de la ſageſſe, à qui elle a dit : *Vous ne ſerez qu'à moi ſeule ; je vous conduirai par des routes ſolitaires & inconnues ; je vous ferai ſervir les hommes par des moyens qu'ils ignorent.*

Quelquefois elle empruntoit la voix de ſes amis pour lui tenir ce langage. Les Mydorges, les Merſennes, ces ſavans Chrétiens & citoyens lui répétoient ſans ceſſe : *Vous inſtruirez l'univers malgré vous ; c'eſt-là votre deſtinée, c'eſt-là*

(*a*) 1628.

l'état où Dieu vous appelle. Le pieux Berulle lui disoit : *Craignez de troubler l'ordre de la Providence, craignez de vous opposer aux vues adorables de sa bonté pour les hommes, si vous refusez de consacrer à leur instruction ce grand dépôt de lumières qu'elle vous a confié pour cet usage.* DESCARTES les écoutoit & n'osoit les croire ; cependant il purgeoit de plus en plus son ame & d'erreurs & de passions ; il acquéroit ou augmentoit toujours quelques vertus, quelques lumières ; il perfectionnoit & son intelligence & sa volonté ; mais il ne corrigeoit point son irrésolution.

Oui, DESCARTES étoit irrésolu. La même trempe de génie qui porte au doute philosophique dans les matières de spéculation, doit porter à l'irrésolution sur ces grands objets d'où dépend le destin de la vie. Il étoit même inconstant ; osons montrer nettement ses défauts, & en prononcer durement le nom : les dissimuler, seroit une affectation ridicule ; que dis-je ? ce seroit une profanation dans cet éloge. O vérité sainte, vérité pure, que jamais ma langue ni ma plume ne te fassent perdre aucun de tes droits ; que mon cœur te consacre tous ses sentimens, mon esprit toutes ses pensées ; que mes lèvres courageuses te reproduisent sans cesse : tu dois régner partout, mais sur-tout tu dois triompher ici, je parle de DESCARTES ! Indigne de louer ses vertus, si j'avois déguisé ses foiblesses, cette ombre heureuse au sein de la vérité, objet éternel de son amour, rejetteroit son vil Panégyriste. » Tu oses

» vanter un homme ſimple & vrai, me diroit-
» elle, & tu n'oſes être ſimple & vrai comme
» lui ! Garde pour les Grands, pour ces idoles
» trop encenſées, trop peu reſpectées, tes mé-
» nagemens injurieux & ton ſilence adulateur.
» Oſe avouer que mes goûts furent trop chan-
» geans, mes réſolutions trop flottantes, mes
» études même trop peu réglées ; oſe obſerver
» que né, nourri, élevé en France, j'ai trop
» vécu en Hollande, où j'ai mille fois changé
» de ſéjour, & que je ſuis mort en Suède ; con-
» viens, ſi tu veux, que peu d'hommes auroient
» réſiſté aux invitations flatteuſes qui m'attirè-
» rent à Stockholm ; que le plus grand, le plus
» illuſtre de mes diſciples, me demandoit des
» leçons de Philoſophie, d'où pouvoit dépendre
» le bonheur d'un grand peuple ; que ce diſciple
» étoit une femme au-deſſus de ſon ſexe, une
» Reine au-deſſus de ſa Couronne, la fille de
» Guſtave Adolphe, Chriſtine en un mot ; mais
» oſe reconnoître que pour juſtifier encore plus
» ſes empreſſemens, il auroit fallu s'y refuſer ;
» que la gloire d'un homme de génie eſt d'être
» appellé par l'Etranger, & de ſe conſerver à ſa
» Patrie, fût-elle indifférente ou ingrate. O ma
» Patrie ! jamais je ne ceſſai de t'aimer, jamais
» mon cœur ne fut abſent de toi ! Non, je ne t'ai
» point préféré une terre étrangère, nul autre
» ſéjour n'a pu me plaire, nul n'a pu me fixer.
» J'ai erré loin de toi, ma vie a été une courſe
» continuelle ; mais ſi mes vœux euſſent été exau-
» cés, tu en aurois été le terme ! Ces parens, vers

» qui la nature rappelle toujours par un cri ſi
» tendre, ces amis, appuis néceſſaires de notre
» foibleſſe, dont les ſervices me furent ſi utiles,
» dont les lettres, au défaut de leur converſa-
» tion, conſolèrent ma vie errante, me doivent
» du moins le témoignage que jamais l'amitié
» n'éprouva mon inconſtance. Mais en m'éloi-
» gnant d'eux, en changeant chaque jour ma
» demeure, toujours inconnue, ce n'étoit pas,
» comme je le diſois, les importuns que je fuyois.
» Ces inſectes de la gloire, qui bourdonnant au-
» tour de ſon char, ſemblent vouloir en retar-
» der la courſe par leurs hommages fatiguans,
» on les trouve par-tout, mais on leur échappe
» par-tout. Je fuyois ces engagemens, peut-être
» inévitables, ces chaînes que le cœur aime à
» porter, & qui nuiſent toujours à la liberté de
» l'eſprit..... Je ne les ai portées qu'une fois,
» qu'un inſtant..... Combien la diſſolution de ces
» nœuds fut douloureuſe! Triſte deſtin de l'hom-
» me! Il n'eſt point pour lui de bonheur ſur la
» terre ſans quelque engagement, & il ne peut
» en former, ſans multiplier ſous ſes pas les ſour-
» ces du malheur. Ma fille, fruit innocent d'un
» amour (*a*) peut-être coupable, fut frappée dès
» l'enfance entre mes bras. Dans le même temps
» un coup non moins affreux m'enleva mon père.
» Hélas! égaré dans une terre étrangère (*b*),

(*a*) L'engagement qui donna la naiſſance à Francine Deſcartes, fille du Philoſophe, fut, ſelon Baillet, *une tache de ſon célibat.* (Baillet, vie de DESCARTES).

(*b*) 1640. DESCARTES étoit alors en Hollande.

» mes mains ne purent fermer ſes yeux, mon
» cœur ne put recueillir ſes derniers ſoupirs, ces
» ſoupirs paternels dont j'étois l'objet. Voilà mes
» malheurs, ou plutôt voilà mes fautes. En voici
» peut-être l'excuſe.

» Mon enfance avoit vu finir les jours heu-
» reux du règne de Henri IV, ſans avoir pu en
» ſentir le prix; il ne me fut point donné de
» voir les jours glorieux du règne de Louis le
» Grand; ce fut parmi les orages de la minorité
» éternelle de Louis XIII, & de l'enfance déjà
» auguſte de Louis XIV, qu'un aſcendant in-
» vincible m'entraîna vers la Philoſophie. Alors
» des peuples mutins, des Miniſtres tyrans, des
» Rois ſans autorité armés contre leurs ſujets,
» des Grands ſans ſoumiſſion armés les uns con-
» tre les autres; le deſpotiſme, l'anarchie, le fa-
» natiſme religieux, les factions politiques dé-
» chiroient & bouleverſoient la France. La main
» terrible de Richelieu, en écraſant les têtes
» des Grands, rétablit le calme par les tempêtes;
» le ſang coula ſur les échafauds, pour ne plus
» couler dans les guerres civiles; les conjura-
» tions ſuccédèrent aux révoltes étouffées; l'œil
» de Richelieu perça encore ces myſtères, & ſa
» main les punit: cependant cette main fou-
» droyante careſſoit & relevoit les arts; mais
» trop d'intérêts, trop de paſſions agitoient ſon
» ame, pour que la tranquille Philoſophie pût lui
» plaire: Richelieu me négligea.

» Mazarin m'appella, il m'offrit un port dans
» la France moins agitée; mais bientôt de nou-

» velles tempêtes le forcèrent de chercher lui-
» même un aſile étranger. Je crus auſſi que la
» Philoſophie, ſœur de la paix, demandoit un
» ſéjour plus tranquille. Ce fut alors que Chriſ-
» tine daigna me ſourire : Chanut, le ſage Cha-
» nut, mon reſpectable ami, l'ami des arts &
» des vertus, Miniſtre fidèle du Roi, confident
» diſcret de Chriſtine, Chanut m'appelloit au-
» près d'elle. J'oubliai trop, peut-être, que les
» mêmes charmes qui m'y attiroient, pourroient
» avoir la force de m'y retenir, je partis. L'Hôtel
» de l'Ambaſſadeur de France fut mon aſile ; j'y
» mourus (*a*) dans le ſein de l'amitié, dans les
» bras de mes concitoyens. Tel fut mon ſort.
» Les hommes qui ont toujours tant beſoin
» d'indulgence, & qui ſavent ſi peu en uſer,
» pourront me condamner. Toi qui entreprens
» de me louer, tu ne dois leur rien taire.

Non, DESCARTES, non, mon maître, je ne leur tairai rien : mais flatte qui voudra leur malignité, moi je les avertirai que les grands hommes ne doivent pas toujours être jugés ſur les règles communes ; que les exceptions ſont faites pour eux, que c'eſt leur privilége, que tu n'en as pas beſoin : je dirai que jamais de ſi rares vertus, de ſi grands talens ne payèrent à la nature un ſi léger tribut d'imperfection & de foibleſſe : je dirai qu'à l'expérience anticipée de la vieilleſſe, qu'aux lumières d'un Etre ſupérieur à l'homme, tu joignois la ſimplicité d'un enfant, ſimplicité ſubli-

(*a*) 1650.

me dans DESCARTES ; que ta Philoſophie modeſte, reſpectueuſe, n'a fait que diriger, qu'affermir tes pas dans le ſentier de la foi, que rendre ton hommage envers l'Etre ſuprême plus libre & plus pur, en le rendant plus éclairé : je dirai que né pour la gloire, tu te condamnois à l'obſcurité ; que la gloire t'a conquis malgré toi ; que ſi tu n'as pu lui dérober tes talens, tu lui dérobois cette pratique conſtante & journalière de toutes les vertus, ſi ſupérieure aux talens & à la gloire. L'éclat des vertus trop célébrées m'eſt ſuſpect. Eſt-il des vertus ſans la modeſtie ? Et la modeſtie les cache. Je crois aux bienfaits avoués par celui qui les a reçus, ou publiés par celui qui les a connus. DESCARTES, je révélerai avec une volupté ſenſible, ces actes ſecrets de bienfaiſance, que ta modeſtie & ta généroſité avoient cachés à tous les yeux : je n'emprunterai pas, pour les célébrer, le ſecours d'une vaine éloquence ; je répéterai fidèlement cet éloge naïf, ce cri de la reconnoiſſance d'un malheureux (*a*), que tes bienfaits avoient arraché à la misère & rendu aux reſſources d'un art utile. » *DESCARTES*, diſoit-il, *eſt une Divinité deſcendue du Ciel pour* » *le bonheur du genre humain.*

J'ajouterai que tous tes amis furent malheureux ou vertueux, que tes ennemis furent tes envieux, que tu les ſupportas, que tu leur pardonnas, que tu fus toujours prêt de les aimer,

(*a*) Lettre de Gaſſendi à Reneri, au ſujet du ſieur Ferrier, datée du 22 Novembre 1630.

d'embraſſer le dur Roberval, le fanatique Voëtius, l'infidèle Régius, le plagiaire Beekman; l'opiniâtre Bourdin, & ce qui coûte peut-être plus à la foibleſſe humaine, ton rival de gloire (ſi tu en eus) Gaſſendi.

Je croirai dire encore plus, je croirai couronner ton éloge, en publiant que pluſieurs de tes domeſtiques furent tes amis, que tu les avois faits digne de l'être, que tu leur avois rendu le ſervice ineſtimable d'élever leur ame, de la rendre éclairée & ſenſible; que le moindre de tes bienfaits fut de leur procurer des établiſſemens nobles & avantageux. Non, ils n'étoient point tes domeſtiques, nous pouvons épargner ce titre à la délicateſſe orgueilleuſe des oreilles peu philoſophiques, ils étoient tes diſciples. De cette école de vertu & de doctrine étoient ſortis Etienne de Villebreſſieux, Médecin à Grenoble, fameux par ſes machines & ſes expériences; Gerard Gutschowen, Profeſſeur de Mathématiques dans l'Univerſité de Louvain; Gillot le jeune, qui enſeigna auſſi les Mathématiques avec éclat dans l'armée du Prince d'Orange & à Paris.

Mais parmi ces ames, dont l'élévation, ouvrage ſublime de DESCARTES, démentit ſi noblement l'abjection de leur premier état, nous devons ſur-tout diſtinguer le ſenſible, le tendre Schluter, ſon dernier valet de chambre, le plus fidèle témoin de ſes vertus ſecrettes. O vous, qui cherchez l'homme dans le Philoſophe, vous qui voulez connoître ſi DESCARTES ſavoit aimer & ſe faire aimer, interrogez le cœur de Schluter,

voyez couler ſes larmes véritables ; voyez de quel effroi il eſt ſaiſi, lorſque DESCARTES, à peine ſorti d'un long évanouiſſement, avant-coureur du ſommeil éternel, fixe ſur lui ſes yeux éteints, égarés & nageans dans la mort, lui tend ſes bras exténués, & lui fait d'une voix mourante ſes derniers adieux ; voyez ce ſerviteur, cet ami fidèle embraſſer le tombeau de ce maître adoré, s'y attacher, s'efforcer d'y deſcendre. Il fallut l'en arracher ; ſes yeux ne vouloient plus d'autre ſpectacle, ſon cœur ne pouvoit le ſoutenir ; ce cœur oppreſſé crevoit & ſe déchiroit, ſi un torrent de larmes n'eût un peu ſoulevé le poids immenſe de ſa douleur. Rendu à la vie par le temps qui affoiblit tout, par la raiſon qui modère tout, par la Religion qui ſe ſoumet à tout, il ſe conſacra tout entier aux ſeuls amis de ſon maître, & à la vertu qu'il lui avoit inſpirée ; c'étoit preſque vivre encore avec lui. DESCARTES ſembla le protéger du haut des Cieux ; il proſpéra, le reſte de ſa carrière fut heureux & preſque brillant ; mais ſon bonheur ne fut jamais pur, DESCARTES n'en étoit pas témoin.

Ah ! puiſque DESCARTES a mérité d'être aimé ainſi, puiſqu'il étoit vertueux & bienfaiſant, qu'il ſoit grand, qu'il ſoit immortel. La baſe de ſa gloire eſt inébranlable ; notre admiration ſera pure, elle ne ſera point troublée par ce regret que laiſſe toujours à une ame honnête, le ſpectacle des grands talens ſéparés des vertus. Puiſque nous aimons l'homme privé, il nous ſera doux de reſpecter le Philoſophe, & nous

l'enviſagerons avec un nouveau plaiſir ſous ce ſecond point de vue.

SECONDE PARTIE.

On s'eſt apperçu ſans doute qu'en voulant ne montrer dans DESCARTES que l'homme privé, j'ai préſenté preſque par-tout le Philoſophe; c'eſt que la Philoſophie étoit dans DESCARTES ce que la matière ſubtile eſt dans le monde, tel qu'il l'a conçu, occupant tous les interſtices, ſe mêlant à tout, rempliſſant tout. L'unique différence qu'il y ait entre DESCARTES homme privé, & DESCARTES homme public, c'eſt que le premier ſe contenta d'être Philoſophe pour lui-même, & que le ſecond conſentit enfin de l'être pour les autres.

Ce ne fut pas ſans beaucoup de répugnance. Ecrire, publier des Livres, c'étoit ſe montrer, & il avoit pris pour deviſe: *Bien vivre, c'eſt ſe bien cacher.* Dans le loiſir que lui avoient laiſſé ſes voyages militaires & philoſophiques, il avoit compoſé quelques écrits, entr'autres ſon *Traité de la Muſique;* mais il ne les publia point, & ce ne ſont point là ſes titres de gloire.

Les défauts de l'ancienne Philoſophie commençoient à frapper quelques yeux. Bacon en Angleterre, Galilée en Italie, Gaſſendi en France, cherchoient à tirer la raiſon de ſa vieille enfance. DESCARTES enfin entra dans la carrière.

Que vois-je? Ses premiers pas ſont des chutes.

L'enthouſiaſme le ſaiſit, il s'égare, il a des viſions (*a*), il explique des ſonges. O honte de l'eſprit humain ! O amis dela vérité ! détournez vos regards de ces foibleſſes d'un grand homme ; n'imitez pas cet inſenſé, dont le rire inſolent & impie outragea un père reſpectable, qui s'étoit oublié une fois ; couvrez comme ces deux fils pieux & juſtes, couvrez du manteau de la pudeur & du reſpect, la faute de votre père ; ſouvenez-vous que DESCARTES vous apprit à penſer. Vous le verrez bientôt, dégagé de cette foible éclipſe, s'élancer dans ſa courſe admirable, & remplir l'Univers de ſon éclat ; mais de nouveaux obſtacles l'arrêtent (*b*), Galilée eſt condamné.

Toutes les idées ſur cet événement ſont fixées aujourd'hui, & les réflexions ſeroient ſuperflues. L'orage ſe calma, on ceſſa de confondre la Théologie avec la Philoſophie ; l'immuable empire de la vérité avec le mobile domaine de l'opinion ; la liberté naturelle de l'eſprit humain alloit rentrer dans les droits qui lui ſont propres, la *Méthode* de DESCARTES parut (*c*).

Elle étoit accompagnée de la *Dioptrique, du Traité des Météores & de la Géométrie.* C'étoit donner le précepte & l'exemple à la fois. Le diſcours de la méthode traçoit à la raiſon la route qu'elle devoit ſuivre pour chercher la vérité

(*a*) DESCARTES a lui-même rendu compte de ces viſions dans un ouvrage intitulé *les Olympiques*, ouvrage qu'il a laiſſé imparfait.
(*b*) 1633. (*c*) 1637.

dans les ſciences, & l'auteur ſuivoit cette route dans les trois Traités (*a*).

Ils parurent ſous le titre modeſte d'Eſſais. L'envie ne les regarda point comme tels, à en juger par ſon déchaînement. Je ne confonds point parmi ceux à qui ce vil motif mit alors la plume à la main, le ſage & célèbre Fermat, dont la diſpute avec DESCARTES ſur divers points de Dioptrique & de Géométrie, n'auroit produit que des éclairciſſemens utiles, ſi le ſavant, mais aigre Roberval en y intervenant, ne l'eût fait dégéné-

(*a*) Par la Dioptrique, l'auteur rendoit la Philoſophie recommandable, en la montrant d'abord appliquée à la connoiſſance des arts utiles à la vie. Quant aux Météores, le phénomène des quatre Parhélies, vû à Rome le 20 Mars 1629, & qui rappelloit un phénomène entièrement ſemblable, vû en Angleterre le 8 Avril 1223, avoit quelque temps occupé les eſprits. Le P. Scheïner l'avoit obſervé, le Cardinal Barberin l'avoit annoncé aux ſavans, Peireſc leur correſpondant & leur bienfaiteur preſque univerſel, leur en avoit envoyé la figure, Gaſſendi l'avoit expliqué, DESCARTES l'expliqua auſſi. Cette explication & les obſervations qu'il avoit faites autrefois dans les Alpes ſur d'autres objets, fournirent les principaux matériaux de ce Traité des Météores.

Le Traité de Géométrie achevoit de rendre ſenſibles les avantages de la méthode, en montrant que DESCARTES lui devoit des connoiſſances qu'on n'avoit point eues juſqu'alors. L'auteur ne reproduiſoit point les notions déja répandues dans les autres Traités de Géométrie; il partoit de ces idées élémentaires, dont il ſuppoſoit ſes lecteurs nourris, & il les élevoit à des idées ſupérieures, d'où il offroit encore à leur active intelligence une vaſte & riante perſpective d'idées nouvelles à acquérir par ſa méthode. On a reproché de l'obſcurité à cette Géométrie; nous venons peut-être d'en dire la raiſon.

Le choix des ſujets de ces trois Traités n'étoit pas indifférent. Le premier joignoit la Phyſique aux Mathématiques; le ſecond étoit de pure Phyſique; le troiſiéme de Mathématiques pures. Leur réunion ſembloit prouver qu'il n'y avoit point d'objets que la nouvelle méthode n'embraſsât, & auxquels elle ne s'appliquât ſans effort.

ſe ranger ; quelle ſecte il doit embraſſer ; quelles opinions il doit ſoutenir ; il paſſe le reſte de ſa vie à graver dans ſa tête la liſte accablante des autorités qui confirment ſes préjugés. L'étude & la ſcience deviennent les complices & les inſtrumens de l'ignorance profonde où il ſe plonge de plus en plus ; fier de mettre chaque jour quelque barrière nouvelle entre la raiſon & lui, il croit avoir fait les argumens qu'il répète ; il s'imagine avoir penſé tout ce qu'il a cru. DESCARTES prit une route toute contraire ; il commença par vuider ſon ame de toutes les opinions qui avoient pu s'y introduire, de peur que quelque vieux levain d'erreur ne corrompît les vérités pures qu'il vouloit y verſer ; l'origine de toutes ſes idées lui fut ſuſpecte ; les préjugés de l'enfance & de l'éducation furent arrachés juſques dans leurs racines ; le témoignage même des ſens fut rejetté ; DESCARTES, pour tout connoître enfin, ignora tout ; pour s'aſſurer de l'exiſtence de chaque choſe, il ſuppoſa que rien n'exiſtoit ; il ſoumit tout à un nouvel examen, il cita tout au tribunal de la raiſon, & ce fut la raiſon elle-même qui prit ſoin de renvoyer les hommes à l'autorité, ſur les objets de la foi.

Mais ſur les matières philoſophiques, le ſens intime devint la baſe de toute connoiſſance. De cette propoſition ſi ſimple & ſi évidente : *Je penſe, donc je ſuis*, on vit s'élever par une progreſſion géométrique d'idées, toutes déduites les unes des autres, & les notions exactes qu'on avoit pu avoir juſqu'alors, mais qui poſant ſur

un

un fondement ruineux ou arbitraire, avoient été privées de l'avantage de la démonſtration ; & une foule de notions nouvelles, dont au moins quelques-unes ſont démontrées. De cette vérité première, tige robuſte & féconde de vérités, ſortirent deux rameaux immenſes, qui embraſsèrent & le monde intellectuel, & le monde matériel.

Le ſiècle de DESCARTES, quoique déja préparé ou à l'admirer ou à le combattre, fut étonné. Des yeux foibles, accoutumés à d'obſcurs préjugés, furent éblouis de cette lumière nouvelle, & ne purent en ſoutenir l'éclat ; des yeux prévenus & jaloux s'en indignèrent, & s'y fermèrent volontairement ; mais elle pénétra comme un jour doux & favorable dans les yeux dignes de la recevoir. L'école ſe partagea, c'étoit beaucoup, & remarquons que perſonne ne reſta indifférent, tout prit parti ; tout Philoſophe de goût ou de profeſſion fut partiſan zélé ou ennemi violent de la nouvelle doctrine.

La Faculté de Théologie de Paris reçut la dédicace des *Méditations*, le Duc de Luynes les traduiſit ; la Princeſſe Palatine Eliſabeth s'honora de la dédicace des *Principes*, & ſe déclara hautement diſciple de DESCARTES. Chriſtine voulut apprendre cette philoſophie, & l'admira quand elle l'eut appriſe ; Arnaud l'approuva & la vanta, il la trouvoit conforme à la doctrine de Saint Auguſtin ; la Congrégation de l'Oratoire ne ſe montra pas moins favorable au Cartéſianiſme. DESCARTES attendoit avec inquiétude le

jugement des Jéſuites ſes anciens Maîtres : quelques-uns d'entr'eux écrivirent ou parlèrent contre la nouvelle philoſophie ; les plus ſages l'adoptèrent, & pour la réconcilier avec l'Ecole, lui donnèrent la forme ſcholaſtique : pluſieurs membres diſtingués de la Société applaudirent aux ſuccès de DESCARTES ; & ſi pluſieurs Profeſſeurs Jéſuites continuèrent d'enſeigner le Péripatétiſme, ce fut ſeulement juſqu'à ce que le temps eût imprimé au Cartéſianiſme ce caractère d'autorité que lui ſeul peut donner. On ſoutenoit des Thèſes Cartéſiennes juſques dans les Univerſités de Hollande, qui plus voiſines de DESCARTES, étoient plus fatiguées de ſa gloire, & plus agitées par l'envie. Déja même des Poëtes alors diſtingués, les Zuytlichem (*a*), les Montmor (*b*), les Le Laboureur (*c*), rendoient à la nouvelle philoſophie, le ſervice ou du moins l'hommage de la mettre en vers ; preuve naïve d'admiration & d'enthouſiaſme.

Mais, d'un autre côté, la haine & l'envie ſoulevoient contre DESCARTES les Revius, les Triglandius, les Schoockius, noms obſcurs, parmi leſquels s'élève avec un éclat odieux ce Voëtius, fameux comme Eroſtrate par le mal qu'il a fait.

(*a*) Conſtantin Huyghens, Seigneur de Zuytlichem, Gentilhomme Hollandois, père du célèbre Huyghens.

(*b*) Henri-Louis Habert, Seigneur de Montmor, Maître des Requêtes, & membre de l'Académie Françoiſe. Son Poëme ſur le Cartéſianiſme étoit intitulé, comme celui de Lucrèce, *De rerum naturâ*.

(*c*) Le Laboureur, Bailli de Montmorenci, dans ſon Poëme de *Charlemagne*. Un Ange expoſe la doctrine du Cartéſianiſme.

Gomariſte fougueux, il s'étoit ſignalé au Synode de Dordrecht ; ſa fanatique éloquence avoit contribué à la condamnation des Arminiens, & à la mort de ce vénérable Barnevelt, victime d'un zèle vertueux pour les loix de ſon pays. Voëtius étaloit par-tout cet indigne triomphe, il exigeoit les reſpects & les hommages dûs à un défenſeur heureux de la vérité ; il ſe nommoit, il ſe faiſoit nommer, *la gloire & l'ornement des Egliſes Belgiques ;* ſon impudent orgueil ne rougiſſoit pas de prendre ce titre dans des écrits publics. Un maintien grave, l'air du recueillement & de la mortification, une négligence étudiée dans ſon extérieur, une morale auſtère, des déclamations cyniques contre les Grands, un emportement qu'on croyoit ſaint contre tous les vices de la molleſſe, tandis qu'il ſe permettoit tous ceux de la dureté, un enthouſiaſme analogue à l'eſprit de la Réforme, des mœurs pures & ſauvages, du zèle, de l'exactitude à remplir des devoirs qu'il aimoit, parce qu'il croyoit y trouver l'occaſion de paroître avec avantage : voilà ce qui lui avoit attiré la faveur & l'eſtime du peuple. La diſcorde étoit par-tout ſur ſes pas ; il avoit beſoin de combattre & de haïr, comme une ame honnête & tendre a beſoin d'aimer & d'obliger ; il falloit qu'il pourſuivît un ennemi, qu'il s'acharnât ſur une proie.... Tigres, déchirez-vous ! les élémens qui vous font la guerre, les chagrins qui vous rongent, le temps qui vous entraîne, la mort qui vous attend, & qui vous ſurprend toujours, ne vous auront pas aſſez tôt détruits !

Voëtius conſuma une carrière de quatre-vingt-ſept ans dans les pénibles hoſtilités d'une argumentation barbare ; ſuperficiel dans ſon érudition, incohérent & ſouvent abſurde dans ſes raiſonnemens, bas dans ſes idées, violent dans ſon ſtyle, atroce dans ſes calomnies, quelquefois ſouple dans ſes intrigues, ennemi né des talens, des graces, des vertus, de la gloire : tel fut l'ennemi de DESCARTES.

Il le devint pour l'avoir entendu louer, & ſans l'avoir jamais vu ; comme ce Payſan de l'Attique condamnoit Ariſtide à l'Oſtraciſme, ſur ſa ſeule réputation de vertu & d'équité.

Ce Voëtius, ce tyran des eſprits, Miniſtre & Profeſſeur en Théologie à Utrecht, repouſſa d'abord avec ſa violence naturelle la lumière du Cartéſiaſniſme qui commençoit à y pénétrer ; il perſécuta les Profeſſeurs favorables à cette doctrine ; il fit & fit faire des livres, des recueils de calomnies contre DESCARTES ; il le décria dans des Thèſes publiques, il l'attaqua dans des Tribunaux. L'Univerſité étoit en feu, les Magiſtrats s'allarmoient ; Voëtius leur perſuada aiſément que tous ces troubles étoient l'effet des nouveautés dangereuſes dont DESCARTES étoit l'auteur. Mortels qui jugez vos ſemblables, défiez-vous de ces accuſations ſi ſpécieuſes, armes trop ordinaires du menſonge, ſous leſquelles tant de juſtes & de ſages ont penſé ſuccomber ! La lumière paroît, les amis de la vérité courent au-devant d'elle, les enfans de la nuit s'arment contr'eux du ſein des ténèbres ; attribuez-vous cette

guerre odieuſe aux rayons bienfaiſans de la lumière ? *Nouveauté ! nouveauté !* on n'entend que ce cri du pédantiſme contre la raiſon. Eh bien ! qu'a donc ce mot, qu'a donc la choſe de ſi révoltant ? Devroit-on jamais écrire quand on n'a rien de nouveau à dire aux hommes ? Equivoque honteuſe ! on abuſe de ce que la nouveauté en matière de Foi eſt criminelle, parce qu'elle ne peut attaquer que des vérités révélées ; de ce qu'en matière de Gouvernement elle eſt dangereuſe, parce qu'elle attaque des opinions, qui, vraies ou fauſſes, règlent la conduite des peuples, & aſſurent la tranquillité publique : on diſſimule qu'en matière de philoſophie la vérité ne peut venir que ſur les pas de la nouveauté ; que ſi une idée nouvelle eſt inutile ou fauſſe, elle tombera d'elle-même ; que la nouveauté ne peut donc faire aucun mal, & qu'elle peut produire un grand bien.

Mais il faut que l'iniquité ſe démente, il faut que la calomnie ſoit abſurde & contradictoire ; les mêmes ennemis qui accuſoient DESCARTES de ce crime qu'ils appelloient *nouveauté*, l'accuſoient auſſi d'un plagiat univerſel. C'étoit ſe contredire, mais c'étoit multiplier contre DESCARTES les chefs d'accuſation, & lui nuire par plus de moyens : telle eſt la logique de la haine. DESCARTES n'avoit fait que piller & les Anciens & les Modernes, rien n'étoit à lui ; il avoit pris aux Académiciens leur doute, aux Stoïciens leur morale, à Zénon en particulier ſon plein, à Epicure ſes tourbillons, à Roger Bacon ſa dioptri-

que ; au Chancelier Bacon une foule d'idées, à l'Archevêque de Spalato(*a*) ſes météores, à Tycho-Brahé ſa génération des comètes, à Viete & à Thomas Harriot leurs équations, à Snellius ſes loix de la réfraction, à Pereira ſon ſyſtème ſur les animaux (*b*), &c. &c.

Mais c'étoit peu d'enlever à DESCARTES des objets de détail, c'étoit ſur-tout de ſa grande hypothèſe du monde qu'il falloit le dépouiller. On cita le témoignage d'un mort, qui avoit montré à d'autres morts un vieux livre de phyſique qu'on ne retrouvoit plus, dont on ne ſavoit ni l'Auteur ni le titre, & qui contenoit tout ce ſyſtème ; DESCARTES y avoit joint quelques idées priſes à un Jordanus Brunus, brûlé vif à Rome pour ſes opinions (*c*), & on inſinuoit qu'un ſort pareil étoit dû à ſon copiſte.

DESCARTES avoit prouvé l'exiſtence de Dieu ; jamais on n'avoit eu des idées plus nobles de l'Etre ſuprême ; jamais on n'avoit parlé de ſa puiſſance avec plus de grandeur : n'importe, DESCARTES étoit Athée. Si on demandoit comment un Athée écrivoit contre l'athéïſme, la haine citoit l'exemple de Vanini, pour avoir encore le plaiſir d'en promettre le ſort à ſon imitateur prétendu.

(*a*) Marc-Antoine de Dominis.

(*b*) Ce ſyſtème ſi conforme aux *principes* de Deſcartes, qu'on a cru qu'il en étoit une ſuite, quoiqu'il les eût précédés dans l'ordre de la génération de ſes idées ; ce ſyſtème, contre lequel nos ſens s'élèvent avec tant de force, étoit ce que Paſcal admiroit le plus dans la philoſophie de Deſcartes.

(*c*) Le 9 Février 1600.

Cependant les Juges d'Utrecht informoient contre DESCARTES, recevoient les dépoſitions de ſes ennemis, brûloient ſes écrits apologétiques, & DESCARTES paiſible juſqu'alors parmi ces ennemis de la paix, n'étoit plus en ſûreté dans ſon déſert, ſi l'autorité qu'il invoqua & qu'il éclaira, ne fût venue à ſon ſecours. Ce ne fut pas la ſeule fois qu'il fut obligé d'y recourir, & que les Ambaſſadeurs de France le dérobèrent aux injuſtes procédures des Tribunaux de Hollande.

En Suède il retrouva les mêmes contradictions, ſuites trop communes de la gloire, & dont la gloire conſole toujours. L'envie des Philologues y avoit remplacé l'envie des Philoſophes; mais DESCARTES avoit un appui ſolide dans Chriſtine, & ce furent plutôt les ennemis de cette grande Reine, que ceux de DESCARTES, qui publièrent qu'après l'avoir appellé, elle l'avoit négligé. Chriſtine diſputa toujours avec la Princeſſe Palatine de zèle pour le Cartéſianiſme, & d'amitié pour DESCARTES. A l'ombre de ſa puiſſance & de ſa bonté, DESCARTES écraſa ſes ennemis, non par des écrits polémiques, encore moins par la faveur, dont il ne ſavoit pas faire un tel uſage, qu'il abandonnoit aux Courtiſans de profeſſion, mais par de bons ouvrages de philoſophie. Il publia le Traité des *paſſions de l'ame* (*a*); il continua d'écrire ces Lettres qui ſont le fondement de ſon hiſtoire, & où les divers points de ſa philoſophie ſont éclaircis & développés; il compoſa ou mit en ordre

(*a*) 1649.

une multitude d'autres écrits, dont quelques-uns, tels que le *Traité de l'homme*, & le *Traité de la formation du fœtus*, imprimés après ſa mort, ſont au nombre de ſes ouvrages célèbres, & d'autres ſont reſtés imparfaits. Chriſtine vouloit qu'il raſſemblât ces matériaux pour en former un corps complet de philoſophie ; elle l'engagea auſſi à dreſſer les Statuts d'une Académie des Sciences qu'elle vouloit établir, & dont elle avoit deſſein de lui confier la direction ; mais DESCARTES, pour déſarmer l'envie, pour l'appaiſer du moins, ſe donna l'excluſion par les premiers articles, en la donnant à tous les étrangers. Ses envieux évitèrent de remarquer ce trait de modeſtie & de prudence ; Chriſtine le ſentit & l'admira ; elle aima toujours DESCARTES, elle le pleura ſincèrement, (*a*) elle honora ſa mémoire ; & nous, François, nous qui avons dérobé à la Suède cette cendre illuſtre, comment l'avons-nous honorée ? (*b*) Rois, Miniſtres, vous ne pouvez tout voir & tout connoître ! Le menſonge, l'erreur vous obsèdent, & Dieu s'eſt réſervé le privilége de n'être jamais trompé. Un ordre de la Cour défend de prononcer l'Oraiſon funèbre que le zèle des Chanoines Réguliers de Sainte Geneviéve avoit préparée pour DESCARTES. Trente ans après la mort de ce Philoſophe, le Péripatétiſme régnoit encore parmi nous ; une de nos Univerſités proſcrivoit la philoſophie de DESCARTES, & la faiſoit accabler par les coups de l'autorité. On demandoit au Par-

(*a*) 1650. (*b*) 1666.

lement de Paris un Arrêt qui rejettât tout autre philoſophie que celle d'Ariſtote, c'eſt-à-dire, qui défendît de penſer & de faire des expériences. Peut-être ne fut-il pas inutile alors que Boileau employât contre cette chaleur des eſprits, le ridicule, cette arme ſi redoutée, dont l'abus eſt ſi dangereux, mais dont un uſage bien réglé pourroit ſervir la raiſon.

Nous pouvons avouer aujourd'hui des erreurs ſi pleinement expiées, mais ayons-les toujours devant les yeux, pour n'y retomber jamais. Inſtruits par nos fautes, évitons tout excès, même celui de trop louer DESCARTES; ſouvenons-nous de ſa modeſtie; retranchons-lui plutôt quelques titres de gloire, que de lui en donner de faux ou d'incertains; écartons de ſon Eloge tout ce qui concerne ſes idées particulières, tout ce qui eſt du reſſort de l'opinion, tout ce qui peut être la proie du temps; ne louons que ce qui ne périra point. C'eſt DESCARTES qui a fixé pour jamais les bornes, ſouvent confondues juſqu'à lui, de la Métaphyſique & de la Phyſique; c'eſt lui qui ſaiſiſſant & dans l'eſprit & dans la matière le trait diſtinctif, le caractère eſſentiel, a poſé entre ces deux ſubſtances, unies & diſtinctes dans l'homme, cette barrière que rien ne peut renverſer, & qui empêchera toujours d'attribuer à l'une la moindre portion de l'héritage de l'autre; c'eſt lui qui a détruit le règne des mots, qui a fait rentrer la raiſon dans ſes droits, qui l'a établie juge ſouverain des choſes ſur le rapport de l'évidence; c'eſt lui qui eſt le créateur, ſinon de la vraie phi-

loſophie, du moins de la vraie manière de philoſopher, de cette méthode géométrique qui marche d'idée en idée, de preuve en preuve, qui joignant par un nœud intime & progreſſif toutes les parties d'un raiſonnement, d'une démonſtration, d'un ouvrage entier, les fortifie les unes par les autres, & rapporte tout à l'unité. Eh! qui peut dire juſqu'où s'eſt étendue cette heureuſe influence? Elle ne s'eſt point bornée à la philoſophie. Il s'eſt fait dans les eſprits une révolution générale; la raiſon & la méthode ont pénétré dans tous les genres; c'eſt depuis DESCARTES que les ouvrages ſont bien faits, que les objets y ſont préſentés dans l'ordre qui leur convient, dans le jour qui les embellit, que l'érudition eſt ſobre, que le bel-eſprit eſt décent, que le ſtyle eſt précis, que le génie eſt ſage, que le goût eſt pur, que tous les Arts peignent la nature & ſe rapprochent de la vérité. C'eſt cet amour du ſimple & du vrai dont DESCARTES a donné l'exemple, qui a préparé ce ſiècle admirable de Louis XIV; c'eſt cet aſcendant qu'il a ſu rendre à la raiſon, qui nous a valu le ſiècle philoſophique de Louis XV. La penſée & le doute, ces deux fondemens de la philoſophie, ſont deux bienfaits de DESCARTES envers les hommes, qui depuis tant de ſiècles ſavoient ſeulement croire & répéter; c'eſt lui qui leur a rendu l'uſage des deux premières facultés de l'eſprit, en les avertiſſant que Dieu ne les leur avoit pas données pour qu'elles reſtaſſent inutiles. A ces deux bienfaits, joignons-en un troiſième, l'ordre, cet ordre ſi néceſſaire, qui a tant dé-

brouillé le chaos des idées, qui a tant facilité les connoiſſances en tout genre. On peut avoir été plus loin que DESCARTES, mais c'eſt dans la route qu'il a tracée; on peut s'être élevé plus haut, mais c'eſt en partant du point d'élévation où il a porté les eſprits; on peut enfin l'avoir combattu lui-même avec ſuccès, mais c'eſt en ſe ſervant des armes qu'il a fournies. Voilà ce que le temps ne ſauroit lui enlever, voilà ce que ſon ſiècle voulut lui conteſter, parce qu'il faut pour l'épreuve du génie, comme pour celle de la vertu, que les contemporains ſoient injuſtes : voilà enfin ce qui lui mérite aujourd'hui l'hommage de l'Académie, & ce qui lui aſſure l'admiration & la reconnoiſſance éternelle des hommes.

APPROBATIONS.

J'AI lu ce Diſcours, il m'a paru mériter l'approbation des Théologiens, les couronnes de l'Académie, & es éloges du Public. En Sorbonne ce 20 Juin 1765.

C. ADHENET.

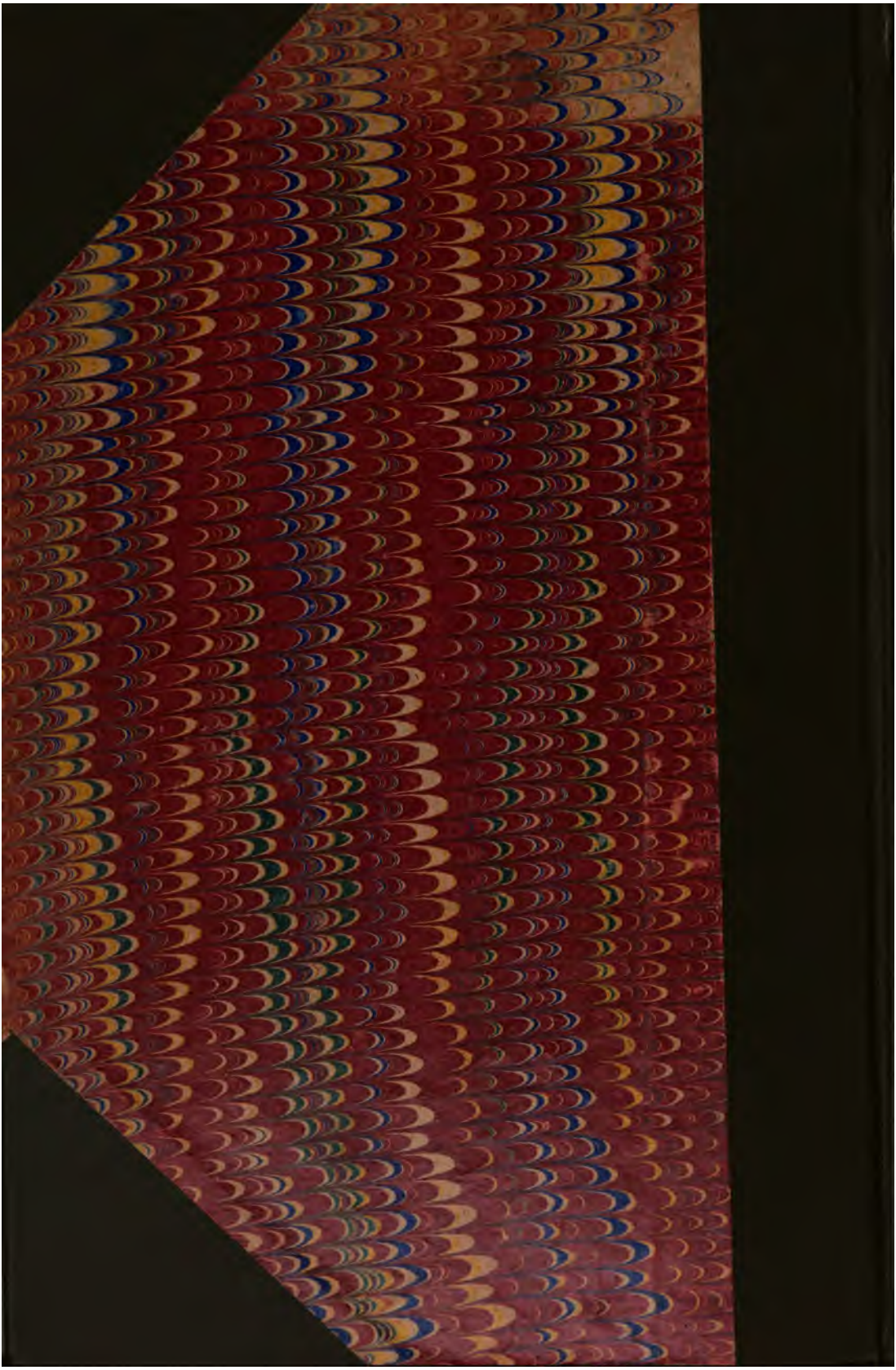
J'ai lu ce Diſcours le 21 Juin 1765. LADVOCAT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. L'Académie Françoiſe, dont à l'exemple du Roi LOUIS XIV notre Prédéceſſeur & très-honoré Biſaïeul, Nous avons bien voulu Nous déclarer le Chef & le Protecteur, Nous ayant fait repréſenter qu'elle continue de donner tous ſes ſoins à la perfection de la Langue Françoiſe ; en ſorte que non-ſeulement elle a revu & augmenté ſon Dictionnaire, pour en donner une nouvelle édition, mais qu'elle a fait auſſi diverſes obſervations ſur la Langue, & travaillé à pluſieurs Ouvrages de même nature, qu'elle deſireroit faire imprimer, s'il Nous plaiſoit lui accorder des Lettres de Privilége, tant pour la réimpreſſion de ſon Dictionnaire, que pour l'impreſſion des autres Ouvrages qu'elle a entrepris, offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caractères, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modèle ſous le contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ladite Académie, tant en conſidération du mérite & de la capacité des perſonnes qui la compoſent, qu'à cauſe de l'avantage que le Public peut retirer des Ouvrages auſquels elle s'applique, Nous avons permis & permettons par ces Préſentes à ladite Compagnie, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre obéiſſance, par tel Imprimeur qu'elle voudra choiſir, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſon Dictionnaire revu & augmenté, & tous les autres Ouvrages qu'elle aura faits, *& qu'elle voudra faire paroître en ſon nom*, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, en beaux caractères & ſur papier conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modèle ſous notredit contreſcel ; & ce pendant le temps & eſpace de vingt-cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons très-expreſſes défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition que ce ſoit, d'imprimer ou de faire imprimer, en tout ni en partie, aucun des Ouvrages de ladite Académie, ni d'en introduire, vendre ou débiter aucune impreſſion étrangere dans notre Royaume, ſans le conſentement par écrit de ladite Académie, ou de ceux qui auront ſon droit, à peine contre chacun des contrevenans de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Académie, ou aux Libraires dont elle ſe ſera ſervi ; & à peine auſſi de confiſcation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à condition néanmoins que dans trois mois, à compter de ce

jour, ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris : Que l'impreſſion de chacun deſdits Ouvrages de l'Académie ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & qu'elle ſe conformera, ou ceux qui auront droit d'elle, en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de les expoſer en vente, il ſera mis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir pleinement & paiſiblement ladite Académie, ou ceux qui auront droit d'elle, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin de chacun deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le trentiéme jour du mois d'Avril l'an de grace 1750, & de notre Règne le trente-cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

L'Académie Françoiſe a cédé le préſent Privilége au Sieur BRUNET, ſon Libraire, ſuivant les conditions portées dans ſes Regiſtres. A Paris le vingt Juin mil ſept cent cinquante.

Signé MIRABAUD, Secretaire perpétuel de l'Académie.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion, ſur le Regiſtre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 431, *fol.* 309, *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 22 *Juin* 1750. LE GRAS, Syndic.